LE NOUVEAU VISAGE DU RED STAR

Le Red Star reprend le départ. On a refait une équipe. On voudrait, on souhaite que ce soit une bonne équipe, une équipe sans histoire, une équipe de bons copains.

Nous vous présentons ici deux joueurs, un professionnel sobre, un homme de métier, qui a déjà quelques années derrière lui, de l'expérience donc : Jacques Davion.

Et puis un tout jeune garçon, qui nous vient d'Argentine, avec l'inspiration, la technique de là-bas et tous les avantages que cela suppose. Il a 22 ans, il se nomme Munoz Ruben.

PAR GEORGES PRADELS

Avellaneda.

UN AN DE CHOMAGE A BONIFIÉ

Il y a un an, le Red Star était disqualifié. Il reparaît aujourd'hui, avec un nouveau visage, du moins en ce qui concerne son entraîneur, Avellaneda, et la plupart des joueurs. Parmi ceux-ci, trois rescapés cependant de l'ancienne formation : Robert Loubière, Larbi Chicha et Jacques Davion.

Ceux qui suivent les ébats des joueurs « pros », se demandent, en ce qui concerne ce dernier : *Tiens, mais qu'était-il devenu ?*

C'est bien simple, il était chômeur... en ce qui concerne le football s'entend.

Il y a en France des centaines de footballeurs professionnels. Tous n'ont pas la renommée d'un Kopa, d'un Fontaine ; ce qui ne met pas en cause leur valeur. Ils sont connus et appréciés par « leur » public. Ils sont aussi indispensables que les vedettes à la bonne marche d'une équipe.

Tel est Jacques Davion.

On le prend généralement pour un Normand d'origine. Dame, il a joué six ans à Rouen, de 1953 à 1959... en vérité, il est né le 15 avril 1932, à Blanc-Mesnil, à quelques toises du Bourget. Il a joué au football, dans cette petite localité, depuis ses 11 ans jusqu'à son départ au régiment.

Parce qu'il était grand, parce que c'était un « malabar » (1 m 85 80 kg), il fut défenseur, demi-centre. Il a toujours tenu ce poste. Il a la prestance, un peu la raideur, le flegme du « policeman » britannique. Le coup de tête aussi.

Quand il revint de l'armée, un de ses amis, qui s'était installé à Rouen, le signala aux dirigeants des « Diables Rouges ».

L'affaire fut vite conclue. Rouen avait besoin d'un bon stopper. Schirschin était sur le déclin, d'autre part occupé par ses fonctions d'entraîneur. Davion devint titulaire en une saison. Il était « pro » ! Le football lui plaisait.

A Blanc-Mesnil, il exerçait la profession d'électricien en automobile ; il lâcha son métier, s'installa en Normandie.

Il fit la conquête du public rouennais, se tailla une solide réputation de demi-centre ; régulier, difficile à passer, « un peu ane ».

Puis une occasion se présenta de retrouver sa banlieue parisienne. A Saint-Ouen, au Red Star, alors très ambitieux, on déplorait la suspension du grand Marius Brusat.

On traita alors le transfert de Davion, qui s'imposa bientôt au Stade de Paris comme l'inamovible n° 5.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes... puis ce fut la douche écossaise, l'affaire Somlay, le Red Star éliminé du championnat professionnel, etc.

La plupart des joueurs audonien se reclassèrent. Soit qu'on les réclamât, soit qu'ils se reclassassent eux-mêmes.

Finalement, avec une licence d'ex-professionnel, Davion fut engagé comme amateur, à Moulins. Bien entendu, il chercha un emploi dans la capitale de l'Allier... et n'en trouva pas. Il se rendait à Moulins le samedi, jouait le dimanche, rentrait à Paris le lundi.

Il jouait... Sept matches en tout, après quoi, le club lui adressa une lettre pour le remercier.

Alors Davion reprit son ancien métier d'électricien en automobile, chez son ancien patron à Blanc-Mesnil.

Le football était fini pour lui, encore que les dirigeants du Red Star lui avaient promis : « *Quand le club repartira, nous penserons à toi* ».

Eh, cette toute attente, le club reprit le départ. Et Davion fut rappelé. Il a signé son contrat, dans les vestiaires du stade de Paris, il y a huit jours.

Le voilà à nouveau professionnel... mais cette fois il garde son emploi à Blanc-Mesnil. Il s'entraîne le matin, « électrifie » l'après-midi.

Il avait une année, ou presque, sans jouer. Il reprit le « collier », un peu inquiet.

Heureuse inquiétude : Davion, peu confiant en ses moyens physiques, qu'il croyait émoussés par des mois d'inaction, en mit à penser un peu plus à son football, à jouer le placement, à anticiper, à chercher l'interception, au lieu « de bonhomme ».

Et, sans le vouloir, cet excellent professionnel est entré dans une voie qu'on avait négligée de lui indiquer.

En fin de saison, il suivra le stage des élèves entraîneurs.

Au-dessus de ce trapèze volant qu'est le professionalisme, il a tout de même son filet de sûreté : l'électricité.

Davion aux prises avec le Toulousain Bernard. « Il s'est mis à penser un peu plus sur football »

JACQUES DAVION

UN AUTRE ASTON: MUNOZ RUBEN

Au « Café de la Poste » tout proche de la mairie de Saint-Ouen, un trio s'est emparé d'un coin du comptoir. On discute vivement avec des sourires, on agite les mains comme à Marseille. Mais il n'y a pas de pastis sur le comptoir : Hector Carlos Callejo boit un diabolo menthe, comme son ami Sosa, Munoz Ruben, lui, déguste un jus d'ananas.

Tous trois sont Argentins, et parlent leur langue natale. Avec quelques mots de français par-ci par-là.

Munoz Ruben, qui a déjà mis sa main dans celle des dirigeants du Red Star, sait très bien nous dire « d'accord ». A propos de tout, de rien.

Il a fait, en quelques dribbles, la conquête du difficile public de Saint-Ouen.

Et, tout de suite, on l'a comparé à Fred Aston.

A la vérité, Munoz Ruben ne connaît pas Fred Aston, mais à l'aide des pieds, à l'aide des mains, un vieux supporter lui trace une caricature du célèbre Fred, Munoz sourit, apprécie et fait claquer son pouce !

Il se lance à bâtons rompus dans une explication (en argentin)... puis s'arrête, cette frontière des langages l'exaspère.

D'autant qu'il se sent déjà comme chez lui en France.

Il est né à Cordoba, en Argentine, le 16 novembre 1939. C'est un garçon de taille moyenne, au visage ouvert, aux dents saines. On sent qu'il aime la vie, les amis, le football et tout ce qui se présente agréablement. Pour le reste, ma foi, il s'efforce de tourner le dos.

Le football ? Il a toujours joué avec une balle ronde. Quel garçon de Cordoba n'en a pas fait autant ? Ce serait un phénomène désobligeant. A 10 ans, il portait les couleurs de l'Atletico Club Lanus. Il ne les a jamais quittées et, très rarement, le poste d'ailier droit qu'il interprète à sa manière, avec un talent fou.

Sosa, qui se débrouille en français — avec qui est plein de bonne volonté — nous traduit les souvenirs de Ruben (c'est un prénom). Ruben allait à l'école avec un ballon, dégonflé, dans son cartable. Entre deux classes, il remplissait l'objet d'air en faisant appel à son soufflé. Les gosses se mettaient en rond. Chacun d'eux s'identifiait avec une lettre de l'alphabet. Il y avait un chef d'orchestre qui épelait : A, L, F, R, P, etc. et la balle voltigeait au hasard de l'inspiration.

Ruben avait aussi un autre copain d'entraînement : un mur. Il s'expliquait avec les moellons. La balle rebondissait vers lui. Il la tint en l'air d'abord quelques secondes, et puis des minutes, et puis des quarts d'heure... La méthode était efficace et économique.

Mais Ruben ressemble-t-il vraiment à Aston ? Sur le terrain, il courbe un peu l'échine comme son prédécesseur, mais son dribble est plus souple, son contre-pied inimitable. Il démarre moins sec peut-être, mais il est impossible de prévoir la suite de son action. L'arrière qui le marque se trouve constamment devant un point d'interrogation.

MONSIEUR PASSE-PARTOUT

Ruben, c'est Monsieur passe-partout. A l'intérieur, à l'extérieur. Il peut biaiser vers le but, chercher le centre en retrait, l'œil sur ses partenaires. Et quand il en possède un de la qualité de Berard, comme le 15 août, contre Rouen, alors, c'est un feu d'artifices. Il cherche instinctivement la collaboration. Dès qu'il a la balle, sa première réaction, après avoir feinté l'opposant, est de chercher à qui la passer. Dans son esprit la balle doit courir de l'un à l'autre sans interruption. Mais attention, il aime bien qu'on le sache. Et qu'on le donne si naturellement.

Aussi s'inquiète-t-il de savoir si Berard demeurera son partenaire.

Ça gaze si bien avec l'ex-Rémois.

Le championnat, ça ne l'inquiète pas outre mesure. Il y a des championnats partout dans le monde. Il est venu en France pour cela.

OU IL EST QUESTION DE SOURIRES

Sosa abandonne son rôle — exténuant d'interprète — à sa manière — et entreprend une conversation qui déchaîne le rire de Ruben. Il est question de Yeso Amalfi et d'une histoire cocasse un jour, Yeso dribbla un, deux, trois, quatre, cinq joueurs, plus peut-être, puis, parvenu devant le gardien de but, il ramassa la balle avec les mains et la lui remit charitablement.

Sosa, qui connaît ses classiques, raconte encore l'histoire de Yeso, couché, en plein jour, sur la chaussée, avenue de la Victoire, à Nice. Ce'te fois, Ruben n'y veut pas croire, mais Sosa insiste si fort qu'il s'en convainc. Mais bonnêtement il paraît quelque peu indigné. Il a le sens de la mesure !

C'est tant pis sans doute pour les amateurs de pittoresque. Il est mieux pour le Red Star, car tout de même le talent et le sérieux peuvent former une bonne paire.

Mais quelle opinion a donc Ruben des journalistes ? Après avoir commandé son jus d'ananas, il s'adresse du doigt au garçon une bouteille de pastis, à notre intention !

MONSIEUR PASSE-PARTOUT

Ruben est comme Aston : « il est impossible de deviner ce qu'il va faire. »